



## Serge Avédikian

# La fable poétique qu'on attendait

*Un an après Le scandale de Paradjanov, Serge Avédikian sort son deuxième long-métrage, Celui qu'on attendait, sur un scénario coécrit avec Jean-François Dérec. Il ne joue pas cette fois dans la comédie tendre : c'est Patrick Chesnais qui interprète un comédien français qui se retrouve par hasard lâché dans un village arménien à la frontière avec l'Azerbaïdjan. Rencontre.*

### **Nouvelles d'Arménie Magazine : Où est née l'idée de ce film ?**

**Serge Avédikian :** C'est Jean-François Dérec qui a eu l'idée d'un personnage perdu dans un milieu hostile. On a travaillé pour que les personnages existent vraiment dans leur complexité. Pour qu'ils existent en fonction des autres. Nous sommes allés à Khatchik, nous inspirer de ce que nous voyions. Je déteste faire des films sur des idées. L'idée est déclencheur, mais ce qui donne la profondeur de champ d'une tentative de propos, ce sont les nuances. C'est comme en peinture : il est intéressant qu'au final on ne voie pas le trait, tout comme au cinéma il est intéressant qu'on ne voie pas l'idée de départ.

**NAM :** Le film offre un regard sur une Arménie actuelle et rurale à travers les yeux d'un Français qui découvre une région en guerre. Pourtant le film procure un certain sentiment de tendresse. Était-il inscrit dès le départ dans le scénario ?

**S.A. :** Oui, ce qui nous importait le plus, c'étaient les relations humaines et la communication particulière entre les personnages. Certes le contexte se devait d'être présent, mais le film est axé sur la subjectivité du regard de ce Français qui se redécouvre à travers ce qui lui arrive. Il y a comme une inversion de la situation habituelle. Ici, c'est un Européen qui s'échoue dans un pays pauvre, en guerre, dont il ne parle pas la langue et ne connaît pas la culture. Aucune attache, il faut se débrouiller, essayer de communiquer, se réinventer, comprendre la demande des autres, participer à la vie du village.

### **NAM : Pourquoi Patrick Chesnais pour ce rôle ?**

**S.A. :** Je trouvais que, pour ce personnage, il fallait un comédien français d'âge mûr, ou comme on dit plutôt, du terroir. Patrick représente cela tout en ayant une palette suffisamment large pour toutes les couleurs dont le film avait besoin. Son per-



**Jeu de séduction.** Entre Patrick Chesnais et Arsinée Khanjian.

sonnage est en rupture dans son rapport aux autres et à soi-même, et en même temps il est ouvert. Mais surtout, son personnage est crédible dans une histoire qui ne l'est pas. C'est le personnage qui rend l'histoire crédible, comme dans une fable.

**NAM: On voit finalement peu Arsinée Khanjian, mais son personnage est indispensable.**

**S.A.:** Oui, elle ne fait que trois apparitions mais, à chaque fois, il y a une vraie évolution. C'est finalement le personnage le plus lucide, elle est de l'intelligentsia arménienne, et la seule à parler parfaitement les deux langues. Elle a la curiosité de se lier réellement avec Bolzec joué par Patrick Chesnais, dont l'attitude vis-à-vis des villageois l'intrigue.

**NAM: Patrick Chesnais dit de vous « le moins que l'on puisse dire, c'est qu'il ne s'économise pas ». Un commentaire ?**

**S.A.:** Je ne savais pas que Patrick disait ça, je ne m'en rendais pas forcément compte de son côté... Remarquez, si : j'étais fatigué le soir, et j'ai perdu 3-4 kg pendant les 7 semaines de tournage! Plus sérieusement, je pense que Patrick exprime cela car ce doit être une des premières fois qu'il assiste à un tournage où le réalisateur doit parler en deux langues simultanément: lui et l'équipe technique étaient Français, mais les autres acteurs Arméniens... Même si je suis toujours à fond pour mes films, le déploiement d'énergie a été dédoublé cette fois, aussi parce qu'il y avait beaucoup de non-professionnels. Je me devais de les maintenir en éveil dans la situation absurde mais sérieuse, car ils avaient tendance à en rire!

« Là où nous avons tourné, à Khatchik, c'était assez calme mais, de l'autre côté, ça tirait tous les jours, depuis déjà deux ans ».

**NAM: Vous parlez des non-professionnels, qui sont les villageois arméniens que vous avez trouvés sur place... Finalement, celui qu'ils attendaient, c'est vous ?**

**S.A.:** (Rires) Oui... Mais pas que moi, c'est surtout ce que cela a entraîné qu'ils attendaient: on a vécu chez les gens, on a installé l'eau chaude, on a eu quelques fêtes mémorables... D'un seul coup, il y avait une vie dans ce village et ils étaient payés pour un travail. En temps normal, à part quelques side-cars qui traversent la route, quelques soldats qui rentrent chez eux – ce sont d'ailleurs des vrais soldats que l'on voit dans le film –, ces villages ne sont pas très actifs, cantonnés à leur vie recluse.

**NAM: Allez-vous leur montrer le film ? Va-t-il sortir en Arménie ?**

**S.A.:** Je pense qu'il sortira en octobre. C'est une vraie coproduction avec l'Arménie: j'ai créé une société de production là-bas avec des amis, Framart. En Arménie, le film a obtenu une petite aide de l'État, mais nous n'avons pas eu tout ce qu'on nous avait promis... C'est la partie française qui a dû combler le manque. Il est temps pour eux de sortir de ce mensonge: il vaut mieux ne pas promettre juste pour attirer le chaland. Mais cela va être assez intéressant de voir la réaction là-bas, qui je pense sera totalement différente de la lecture en France: ils vont pouvoir se questionner sur la façon dont les Arméniens sont vus à l'étranger.

**NAM: Vous avez tourné votre film en Arménie il y a tout juste un an, dans un village à la frontière avec l'Azerbaïdjan. Il a pris une actualité toute**

**particulière avec les affrontements au Haut-Karabagh début avril. Vous avez d'ailleurs déclaré: « Les Arméniens ne peuvent pas être les toutous des Russes, ni de l'Occident. Ils doivent plus que jamais compter sur leurs forces vives ».**

**S.A.:** Oui, et je maintiens mais le film n'est pas directement politique. Là où nous avons tourné, à Khatchik, c'était assez calme mais, de l'autre côté, ça tirait tous les jours, depuis déjà deux ans. On savait que ça pouvait péter, on ne savait juste pas exactement quand, pourquoi, comment. Le choix d'avoir >>>

## La critique



« Y a une guerre dans le coin, ça tire de partout ? »: arrivé afin de jouer son spectacle pour une société française installée en Azerbaïdjan, Jean-Paul Bolzec se perd et franchit par hasard la frontière avec l'Azerbaïdjan. Pris tout d'abord pour un espion par les Arméniens, il est très vite considéré comme un messie par les habitants qui pensent qu'il veut investir dans leur village. À la frontière de l'absurde, *Celui qu'on attendait* n'en pointe pas moins des problèmes actuels en Arménie telle la corruption. La finesse de Serge Avédikian, le charisme de Patrick Chesnais, le soleil d'Arsinée Khanjian, Arthur Arzoyan en joueur d'échecs dérangé et Tintin en version arménienne: une très belle fable à voir.

C. B.

- ◆ Sortie nationale le 8 juin
- ◆ Avant-premières en présence de Patrick Chesnais et Serge Avédikian les jeudi 2 juin au Majestic de Lille, lundi 6 juin à l'UGC Ciné-Les Halles et mardi 7 juin au Louxor à Paris



**Transmission.** Avec son fils, assistant à la réalisation.

D.R.

>>> été tourner le film sur une frontière était très délibéré de ma part, pas pour parler directement du Karabagh, mais pour parler de ce qu'est une frontière.

**NAM:** Le film fait très peu allusion au passé de l'Arménie pour s'ancrer dans le sentiment d'un vrai présent.

**S.A.:** En effet, les références à l'histoire du génocide des Arméniens, omniprésentes dès qu'on évoque ce pays ou ce peuple, sont ici très discrètes, évoquées juste une fois, par le personnage d'Arsinée, en lien avec le mythe du sauveur qui viendrait de l'étranger. Mais ici le film incarne le présent d'un pays, d'un peu-

ple, et surtout d'un parcours. Ca suffit l'autogénocentrisme! Le devoir de mémoire a été une nécessité, il l'est toujours... Mais il y a aussi un devoir d'oubli, devoir de faire de la place à la possibilité d'autre chose que l'identitaire génocidaire. Les générations à venir doivent construire sur autre chose, quelque chose de plus complexe mais aussi plus ouvert. Je vois mes fils, et les gens de leur génération: ils en sont capables, le travail de mémoire du côté arménien de toute façon a été fait, et même surfait.

**NAM:** Vous avez déclaré en recevant votre Palme d'or pour *Chienne d'histoire*: « J'ai fait ce film pour renouer les fils rompus entre mon grand-père arménien d'Anatolie et mes fils parisiens ». C'est fait: l'un de vos fils, Tigrane, est assistant à la réalisation pour *Celui qu'on attendait*. C'est même lui qui vous avait parlé le premier du village de Khatchik.

**S.A.:** Non, c'est Hovnatán, mon fils aîné, qui a découvert ce village. Tigrane, lui, s'est proposé pour travailler avec moi, et grâce à lui on a même fini un jour à l'avance! Il a réussi à faire la jonction entre les deux équipes. Comme son frère, qui est lui aussi dans le métier, ils ont forcément appris de moi, ils sont nés dans ce milieu. Mais ils sont en train de m'apprendre aussi des choses.

**NAM:** Vous étiez le 24 avril dernier en Arménie, notamment pour la remise du prix Aurora. Qu'en avez-vous pensé?

**S.A.:** C'était un vrai show à l'américaine, et c'était peut-être nécessaire de donner cette image-là de l'Arménie. J'ai accepté de soutenir ce projet car tout peuple qui a souffert à l'échelle d'une nation doit garder en mémoire que la reconstruction est possible et que, quand elle est faite, on peut, mieux que d'autres, apporter une aide à des gens qui en ont besoin. Ce geste de choisir quatre personnes qui donnent de leur vie pour faire du bien aux autres, je trouvais ça très beau: elles sont récompensées au nom des héritiers

## Trois questions à Patrick Chesnais

**NAM:** Qu'avez-vous ressenti en arrivant, pour les besoins du tournage, dans un petit village reculé d'Arménie, à la frontière avec l'Azerbaïdjan? Connaissiez-vous la situation entre Arméniens et Azéris avant d'accepter le film?

**Patrick Chesnais:** Honnêtement, pas du tout mais je me suis plongé dedans. En arrivant là-bas, j'ai eu l'impression de revenir en enfance, dans des petits villages en France. C'est le même calme, il y a des rapports entre humains normaux, on prend le temps de savourer les choses, ça fait du bien! On a tourné une scène dans une école face à de vrais écoliers, ils me faisaient penser à moi, très attentifs, sans bavardage. J'ai vraiment découvert l'Arménie, j'ai particulièrement apprécié Erevan: il y règne une douceur de vivre délicieuse.

**NAM:** La barrière de la langue n'a-t-elle pas été trop dure à dépasser?

**P.C.:** Cela permet de développer d'autres modes de communication, par des signes. Aller droit à l'essentiel.



ARTHUR ARGOVAN - MOBY DICK FILMS

**École.** Il enseigne le français aux enfants de Khatchik grâce à Tintin.

**NAM:** Travailler avec Serge Avedikian, c'est comment?

**P.C.:** Il ne s'économise pas, c'est le moins que l'on puisse dire, que ce soit dans la direction d'acteurs, la technique... Il prend les choses en main, ne laisse pas le moindre doute

s'infiltrer. C'est agréable. C'est en voyant *Le scandale de Paradjanov* que j'ai eu envie de travailler avec lui, un très beau film mettant en lumière un parcours intéressant. ■

*Propos recueillis par Claire Barbuti*



À la frontière de l'absurde. Patrick Chesnais aux prises avec des fonctionnaires corrompus.

du génocide des Arméniens, c'est un geste fondateur de quelque chose. Qui plus est le 24 avril. Et la soirée s'est terminée par un souvenir mémorable: le discours de Charles Aznavour, qui a l'art du pas de côté puisque c'est le seul à avoir parlé arménien dans cette soirée si guindée. C'est un inventif, suffisamment curieux: j'espère que, à son âge, je garderai cela aussi!

**NAM:** Vous avez profité de l'événement pour montrer votre film à Charles Aznavour. Qu'en a-t-il pensé, alors que l'on entend à plusieurs reprises ses chansons en arménien dans le film et qu'il est l'objet de débats musclés entre les villageois ?

**S.A.:** Il a été très touché par le propos du film, très ému et amusé par ce que j'ai fait de son image - j'avais un peu peur mais il a l'humour et la distance pour que ça l'amuse. À la fin, il avait les larmes aux yeux.

**NAM:** Il y a des parenthèses poétiques dans votre film, par exemple lors de rêveries du personnage principal qui sont filmées avec un changement de vitesse d'exécution en noir et blanc, en rapetissant l'écran comme dans le cinéma muet. C'est ainsi que vous-même rêvez ?

« Ca suffit l'autogénocentrisme! Le devoir de mémoire a été une nécessité, il l'est toujours... Mais il y a aussi un devoir d'oubli pour faire place à la possibilité d'autre chose que l'identité génocidaire. »

**S.A.:** Je ne me souviens jamais de mes rêves. J'y ai beaucoup réfléchi: il a dû se passer quelque chose dans ma vie de préadolescent, un moment où la réalité a dû dépasser la fiction. Je ne refoule pas cela, mais j'ai du mal à les fixer. Pourtant, avant cela, j'étais un enfant assez prolifique en imagination, un enfant assez introverti mais avec des audaces étonnantes.

**NAM:** Quels sont vos projets ?

**S.A.:** Je prépare le film *Dernier round à Istanbul*, qui parle des conséquences du génocide, mais de façon romanesque. C'est un thriller historique, qui commence à Addis-Abeba par un match de boxe clandestin entre un Arménien et un Turc. Cela fait 10 ans que je travaille sur ce projet: adapté librement d'une pièce de théâtre du Canadien Phillippe Ducros, je voulais en faire un film en prise de vue réelle, avec des images d'archives pour fixer le décor. C'était une idée assez poétique, mais c'était avant *The Artist*, personne ne voulait toucher au noir et blanc, d'autant plus avec des images d'archives... J'ai laissé tomber. Le producteur m'a ensuite proposé de le faire en animation, mais ça ne s'est pas fait - il faut rappeler qu'il y a de moins en moins de guichets pour l'animation, surtout pour adultes. J'ai donc décidé de le faire en prise de vue réelle, en le tournant au Liban, et ça a l'air de fonctionner! Nadine Labaki a accepté de jouer le rôle principal féminin. ■

Propos recueillis par Claire Barbuti